

## CONCLUSION

Lorsque l'on s'intéresse à un personnage aux dimensions historiques comme Dumouriez, l'on doit faire face à une abondance de sources, de témoignages. Dumouriez écrivait énormément ; il nous a laissé un nombre d'écrits impressionnant. Toutefois, sa version des faits est souvent déformée. Dumouriez – ses mémoires en attestent – chercha souvent à se donner le premier rôle. Bien que ses origines nobles l'aient aidées dans son ascension, il se garda bien souvent d'évoquer l'aide qui lui fut apportée par ses proches.

Quoi qu'en dise Dumouriez, sa famille l'avait beaucoup aidé. Son père avait demandé à ce qu'on lui accorde une lieutenance de cavalerie. Ce père avait aussi amorcé sa carrière diplomatique : il avait réussi à lui obtenir une lettre de recommandation signée de Choiseul, afin que celui-ci puisse partir en Espagne. Sans son aide précieuse, Charles-François Dumouriez n'aurait pas peut-être pas réussi à décrocher un emploi dans la diplomatie. Sa sœur l'avait aidé à sortir de prison.

Incontestablement, il chercha aussi à grandir son rôle. Pendant ses missions secrètes ; il n'était qu'un simple colonel ; à le lire, on avait presque l'impression que l'avenir de l'Europe était entre ses mains. A Cherbourg aussi, il s'était déclaré « artisan » du port ; son rôle avait probablement été plus modeste.

Au terme de cette étude, on peut affirmer que Dumouriez était bel et bien un « pur produit » de l'Ancien Régime. Au début de la guerre de Sept ans, il était le représentant parfait de la petite noblesse de robe. Il resta marqué par cette appartenance. Comme pour la plupart des nobles d'origine robe, son ascension fut très lente. Il détestait la haute noblesse, qui accaparait les emplois importants dans l'armée, et méprisait la bourgeoisie montante du XVIII<sup>e</sup> siècle. (ses nombreux conflits avec les bourgeois de Cherbourg en attestent).

Dumouriez était libéral au sens moderne du terme ; il faisait parti du groupe des 47 nobles qui s'étaient déclaré favorable, à la veille de la Révolution, au modèle de la monarchie constitutionnelle, sur le modèle Anglais. Dès lors, son adhésion aux principes de la Révolution peut être remise en cause. Il avait choisi ce parti par pur opportunisme. Son adhésion aux principes révolutionnaire n'était qu'une façade, car ses idées politiques avaient toujours été très proches de ses amis ambassadeurs. Il avait adopté les idées de ce groupe d'individus, et il les côtoyait (Durand, le marquis d'Ossun). Mais aux yeux de ces derniers, il n'était resté qu'un simple colonel. Tous ses amis de longue date, qu'ils fussent ambassadeurs

(les deux fils du duc de Crillon, le prince Emmanuel de Salm-Salm) ou auteurs de « spéculations politiques » (Favier, Guibert) évoluaient tous dans le même milieu, et étaient tous favorables à l'instauration d'une monarchie constitutionnelle. On ne peut donc pas rattacher Dumouriez à une génération d'ambassadeurs, car ces derniers n'étaient pas tous forcément initiés aux métiers de la Guerre (Chauvelin, ambassadeur envoyé en Corse en 1768, connaissait mal le monde des armées).

Il faudrait plutôt comparer le parcours de Dumouriez à celui des auteurs de spéculations politiques, comme par exemple Guibert ou Favier. Eux aussi étaient restés des subalternes pendant une grande partie de leur vie sous l'Ancien Régime. Le parcours de ces trois hommes avait donc été quasiment similaire. Guibert, Dumouriez et Favier côtoyaient les grands ; ils connaissaient bien les ambassadeurs, sans pouvoir prétendre à leur rang. En somme, tous ces agents subalternes du Secret du Roi vivaient aux côtés des gens importants (Dumouriez avait rencontré Marie-Thérèse d'Autriche lors de son passage à Vienne en août 1770 ; Favier avait travaillé avec le comte de Broglie, le chef du Secret du Roi ; Guibert s'était réfugié chez le roi de Prusse) ; mais ils restaient de simples colonels.

Dumouriez, avant d'être un diplomate, était surtout un militaire. Il fut toujours plus proche des secrétaires d'Etat à la Guerre. La diplomatie était presque un « incident de parcours » dans sa carrière ; cette entrée dans le monde des ambassades était surtout un moyen pour les militaires ambitieux, en quête de promotions. Elle lui avait surtout permis de nouer des relations avec des ambassadeurs proches du pouvoir, soucieux de monter dans la hiérarchie. Si l'on voulait rattacher Dumouriez à une génération spécifique, il faudrait donc le comparer à ces militaires issus de la petite noblesse, n'ayant pas trouvé de promotions suffisamment prestigieuses dans le monde militaire. Cette petite minorité d'hommes ambitieux s'était donc tournée vers la diplomatie. Il était issu de la génération qui avait fait la guerre de Sept ans, qui était restée dans l'ombre jusqu'à la Révolution.

Enfin, Dumouriez était aussi véritablement un « soldat des lumières », pour reprendre l'expression de Jean-Paul Bertaud. Dumouriez était toujours prêt à étendre ses connaissances, lorsqu'il entreprenait quelque chose. Il suffisait de regarder le nombre de livres qu'il possédait dans sa bibliothèque personnelle pour s'en convaincre. Sa maîtrise des langues était avérée. Dumouriez ne perdait pas un seul instant : ses loisirs étaient essentiellement consacrés à la lecture : on trouve dans la liste de ses livres, qu'il avait dressé à Cherbourg, des ouvrages

abondants aussi bien la philosophie, les sciences, les arts ; Il lisait l'anglais, l'allemand, l'italien, et le latin (il dit avoir fait toute la guerre de Pologne « en latin ».).

Si l'on voulait résumer la personnalité de Dumouriez, l'on pourrait dire qu'il était un soldat des Lumières, avec beaucoup d'ambition. Ce défaut peut expliquer bon nombre de ses attitudes contradictoires.

Après que son poste de commandant de Cherbourg fut supprimé (par le nouveau régime) en 1790, Dumouriez regagna Paris. Il retrouva plusieurs de ses amis qui avaient travaillé dans le Secret (notamment Guibert). Dumouriez avait reçu de La Fayette une lettre de recommandation pour aller observer les mouvements révolutionnaires Belges. Après avoir remis un mémoire à La Fayette à propos de cette Révolution Brabançonne, Dumouriez se retrouvait de nouveau sans emploi <sup>472</sup>. Il brigua alors un poste dans la diplomatie, en vain. Dumouriez se décida alors à rentrer dans l'armée. Il fut employé comme maréchal de camp à Nantes, en juin 1791. Il n'assista pas à l'insurrection vendéenne, car ses amis de Paris avaient sollicité pour lui un emploi sur la frontière du Nord. <sup>473</sup> Mais Dumouriez préférait le ministère des Affaires étrangères. Brissot avait fait son éloge ; les Girondins et le roi désiraient son ascension. Il s'imposa au portefeuille de la guerre dans un gouvernement de tendance girondine en avril 1792. Avec la chute de la monarchie, Dumouriez fut contraint à la démission, après six mois passés au gouvernement. Il connaissait bien les Jacobins, il avait fréquenté leur club. Pour ne pas être catalogué comme aristocrate, il avait porté le bonnet rouge. Nommé général à l'armée du Nord à la fin de l'année 1792, Dumouriez, dans la « fleur de l'âge », remporta en septembre 1792 la célèbre bataille de Valmy sur les armées Autrichiennes, commandées par le duc de Brunswick, qu'il avait déjà combattu trente ans auparavant, durant la guerre de Sept ans. Sa popularité atteignit alors des sommets en France. En 1793, il joua un rôle de premier plan dans les batailles de Jemappes (en Belgique) en battant les Autrichiens ; il livra la Belgique à la République Française. Après cette conquête, Dumouriez révéla de nouveau une des facettes de sa personnalité. Constamment insatisfait par sa condition, il ambitionnait de créer une sorte de proconsulat au Pays-Bas, mais ses rêves de conquête se brisèrent rapidement. En effet, il fut battu le 18 mars 1793 à Neerwinden (au Pays

---

<sup>472</sup> Dumouriez, *Mémoires...*, Tome 2, op. cit., page 61.

<sup>473</sup> A. Chuquet, *Dumouriez...*, op. cit., page 66.

Bas). Accusé de trahison, il fut sommé de comparaître devant la Convention. Dumouriez tenta alors, en vain, de faire marcher ses propres troupes contre ce régime. Il passa alors dans le camp Autrichien avec son état-major, en arrêtant les ministres français venus l'arrêter. Il dut alors s'exiler jusqu'à la fin de ses jours. En avril 1793, Dumouriez émigra avec le fils de Louis Philippe, duc d'Orléans. Il commença alors à parcourir toutes les cours de l'Europe pour proposer ses services. Il se fixa d'abord en mars 1794 aux environs de Hambourg<sup>474</sup>. Il connaissait bien cette ville depuis sa mission de Suède. Il rédigea alors en 1795 un « *Coup d'œil politique sur l'avenir de la France* » dans lequel il exhortait les Français à revenir à un régime de monarchie modérée. Incapable de se taire, il rédigea en 1798 deux *Tableaux spéculatifs de l'Europe*, où il critiquait vivement Bonaparte. Il erra d'Allemagne en Autriche, puis d'Autriche aux Pays-Bas. Il proposa à chaque fois ses services aux cours, sans grand succès. Il finit par se fixer en Angleterre en 1800. Il conseilla alors les autorités Anglaises. Il décéda en exil en 1823, sans avoir eu la possibilité de revenir dans son pays.

---

<sup>474</sup> A. Chuquet, Dumouriez..., op. cit., page 78.